

LA SIBYLLE DE PANZOUST ET LA FICTION DU COMMENTAIRE.

*Pierre MARÉCHAUX**

Une des questions essentielles qui revient telle une préoccupation lancinante tout au long du *Tiers Livre* de Rabelais porte sur le bien-fondé du mariage, oscille entre décision et indécision, pour finir sur une aporie. Littéralement s'entend, elle s'incarne dans l'épopée de Panurge : souvenons-nous. A l'orée de la chronique, Panurge a résolu de se marier, afin dit-il de ne pas vieillir solitaire et de fonder une lignée. Il oublie de préciser, mais la chose devient de plus en plus manifeste qu'il a surtout grand besoin de compagnie charnelle. Toutefois sa résolution vacille devant la peur d'être cocufié. Afin d'être libéré de ce dilemme, il prend avis auprès de tous ses compagnons, particulièrement auprès de Pantagruel et entreprend une série de visites, de consultations et d'interprétations (les sorts virgiliens, un songe, une sibylle, Nazdecabre, Raminagrobis, Epistémon, Her Trippa, Hippothadée, Rondibilis, Trouillogan, Bridoye et Triboullet). A la fin de sa recherche, tandis qu'aucune réponse ne le satisfait, Panurge abandonne son enquête et décide de se mettre en route vers l'oracle de la Dive Bouteille.

Voici bien succinctement résumée la trame d'un des romans les plus « polyphoniques » de Rabelais, roman où s'entremêlent les voix de la science (savoir mythographique, doctrine divinatoire) et les inventions les plus rétives aux pressants appels de l'intertextualité. Autrement dit, roman où l'herméneute se pose sans cesse la question du sens voulu, du sens offert, du sens caché, du sens absent. A ce sujet, il n'est

* Université de Nantes

pas inutile de revenir sur la question qui oppose encore les rabelaisants : tout fait-il sens chez Rabelais ? Tout est-il interprétable ? Y a-t-il des zones de liberté, des espaces d'invention où la source ne peut plus triomphalement s'engouffrer pour colmater les brèches, où le commentateur n'a plus son mot à dire ? Nous répondrons tout à l'heure à cette question en suivant, *Sibylla duce*, l'exemple de Panurge et en espérant connaître un meilleur sort.

Replaçons l'œuvre de Rabelais dans son contexte. Le *Tiers Livre* à l'instar des romans qui le précèdent et qui le suivent est une chronique à clé en même temps qu'une chronique à trous. De fait, elle exclut une lecture résolument littéraliste de même qu'elle ne saurait se satisfaire d'une lecture obsessionnellement allégorique. Ainsi en matière d'herméneutique de son propre texte, Rabelais renvoie les ignorants et les savants (tels seraient les partisans de ces deux types de lecture) dos à dos. Telle est la leçon du *Prologue de Gargantua* : je paraphrase par commodité¹. Homère écrivant l'Iliade et l'Odyssée songeait-il aux belles allégories belutées (entendez calfretées comme des brèches) par Héraclite d'Ephèse, Cornutus et maints autres. Première réponse : vous avez tort ; Homère n'y songea jamais, pas plus qu'Ovide malmené par les délires anagogiques d'un moralisateur lyonnais nommé Pierre Lavin². Pourtant (et telle est la 2^e réponse) Alcobrybas un peu avant exaltait l'*altior sensus*, le plus haut sens, contenu dans la moelle du texte : et la moelle, pour qui se réfère au traité sur les *Symboles pythagoriciens* de Ph. Béroalde³ l'ancien que Rabelais avait en tête lorsqu'il développait cette métaphore, désigne le noyau dur de l'allégorie, son *terminus ad quem*. Alors quelle méthode de lecture possible ? Quelle démarche viable ? Si l'allégorie et le littéralisme sont tour à tour vantés et rejetés, comment oser aborder le texte ? Rabelais termine ce célèbre prologue par l'apologie d'un Homère dont les « carmes sentoyent plus le vin que l'huile⁴ », entendons qu'il faut préférer les claudications du lecteur éméché, ses sursauts, ses oublis, ses fulgurances, à la démarche tardigrade, jamais déviante, du philologue trop scrupuleux. Entendons aussi que le texte est à l'image de l'ébriété du premier lecteur : sa trame est comme tissée de ruptures, de points d'arrêts, de reprises - j'aimerais pouvoir dire de hoquets - et de fait elle échappe à toute possibilité de lecture *more geometrico*. Elle est *vive* et elle exige une *herméneutique vive*, un *commentaire mouvant*. Or, rien n'est plus fixe qu'un commentaire humaniste. Et c'est, je crois, dans cette crise du commentaire qui agite les consciences savantes

¹ *Gargantua*, in *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 1994, p. 7.

² Sur Lavin, voir A. Moss, *Ovid in Renaissance France. A survey of the Latin editions of Ovid and commentaries printed in France before 1600*, Londres, The Warburg Institute, 1982, p. 31 sq.

³ Cf. Philippe Béroalde, *Explication morale des symboles de Pythagore*, 1520, f° XII v°.

⁴ *Gargantua*, p. 7.

dans la première moitié du XVI^e siècle, qu'il faut situer et Rabelais et la Sibylle de Panzoust⁵, vers l'ancre de laquelle nous nous acheminons.

Jusque-là, nous avons donné l'image d'un Rabelais, Narcisse de lui-même, farouchement tourné vers la lettre de son texte, et s'attachant donc à dispenser au lecteur des informations, des injonctions, des conseils sur la « bonne manière de lire ». Naturellement, ce mode d'emploi n'est qu'un avant-goût. « Bonne manière de lire » disions-nous ; mais de lire quoi ? Les seules chroniques gargantuines ? Les grands Anciens ? La Bible ? Rabelais reste muet sur la finalité d'un roman qui serait une mise en fiction du processus même de l'exégèse⁶. Mais le fait même que l'ensemble de ses romans mime ce processus exégétique est de la plus haute importance : il vaut qu'on y pense un peu.

La question essentielle de Panurge, nous l'avons rappelé, concerne le bien-fondé de l'union matrimoniale. Or, de quel mariage s'agit-il ? Dans l'absolu, d'une alliance de sexes opposés. Mais derrière le texte, d'une mise à niveau, d'une équation sémantique, d'un opérateur d'égalité entre les notions, d'un *i. e.*, d'un *significat*, comprenons de ce vecteur logique qui préside à la glose et que Philippe Béroalde nomme idéalement *matrimonium* (et parfois *concordia*) dans une préface de ses *Symboles pythagoriciens*⁷, pour désigner le rapport de similitude unissant le sens littéral et le sens allégorique. En un mot, derrière la quête du bon mariage générateur de fidélité et de durée, Rabelais laisse entrevoir une autre recherche : celle qui concerne l'équation allégorique, la glose et l'exégèse. Autrement dit, toutes les questions de Panurge, sans jamais perdre de leur littéralité, oblitéreraient un sens moins évident : elles viseraient la « bonne manière d'interpréter », elles iraient en quête d'une herméneutique définitive. Mais l'herméneutique définitive existe-t-elle seulement ? Avant qu'on en arrive à Panzoust, le roman s'anime et les partis pris de lecture s'opposent à travers ce qu'on pourrait appeler des *figures d'intercession*. Au chapitre VII⁸, après avoir longtemps porté « magnifique braguette » Panurge, las du coulissage, choisit une robe de bure « à simple couture » c'est-à-dire sans ouverture possible, pour, dit-il, trouver là une « ancre sacrée » qui serait « son dernier refuge contre tous naufrages d'adversité ». Ce court texte est à décoder : la braguette n'est pas seulement l'habitable (ouvert ou fermé) du droit, c'est-à-dire du membre dressé (allusion à un des livres de la Bibliothèque St Victor portant ce nom : *bregueta iuris*⁹), elle désigne également – dans l'argot des juristes – la « copule » reliant le mot à expliquer à sa glose. Quant à l'ancre sacrée, un passage des *Sermons*

⁵ *Tiers Livre*, ch. 16-18.

⁶ Dans un article à paraître sur la glaciation des mots dans le *Quart Livre*, nous émettons l'hypothèse d'une mise en fiction de la lecture biblique et de son exégèse quadruple.

⁷ *Op. cit.* en note 3.

⁸ *Tiers Livre*, VII, « Comment Panurge avoit la puce en l'aureille et desista porter sa magnifique braguette », *op. cit.*, p. 371 sq.

⁹ *Pantagruel*, *op. cit.*, p. 236.

d'Augustin (17, 8) la définit comme le sens inflexible de la *doctrina*, comme la signification unique et dernière à laquelle le théologien doit se raccrocher. En conséquence, Panurge, qui a choisi de refuser le coulissage herméneutique prôné par son ami Pantagruel dans ce même chapitre VII, s'est tourné vers la mortification de sa propre chair, et – symboliquement s'entend – vers le refus de toute conjonction, de toute copule, autrement dit, Panurge a choisi l'autarcie, la tautologie, l'aveuglement moral et spirituel, en un mot, cher à Erasme, la philautie. C'est cette même philautie qui guide la fausse interprétation des *Paroles dégelées* au chapitre 55 du *Quart livre*. A l'écoute de ces voix venues de nulle part, la crispation rationalisante de Panurge le cède à la peur et à l'agressivité. Les mots en liberté ont à ses yeux la violence sournoise de coups de canon ; de fait, induits comme tels par la crainte de Panurge, ils se transforment en vocables sanglants, en paroles piquantes, en mots de gueule. Le littéralisme farouche de Panurge génère une virulente et vindicative métamorphose contre laquelle ne peuvent plus rien désormais les gloses ouvertes de Pantagruel qui voyaient dans les paroles dégelées – en allégoriste agile et en partisan de la quadruple exégèse – tour à tour les Idées de Platon, les mots ailés d'Homère, les leçons de l'enfance dont se ressouviennent les vieillards et les dernières paroles d'Orphée déchiré par les Bacchantes¹⁰. Comme nous le voyons à travers ces deux exemples, Rabelais a souhaité mettre en fiction certaines attitudes critiques des interprètes et faire des grandes figures de ses livres des emblèmes mouvants incarnant différentes positions herméneutiques.

Derrière le récit de la quête panurgienne, apparemment centrée sur les hypothétiques bienfaits du mariage, se pose la question du commentaire, de ses enjeux, de son devenir. N'oublions pas que Rabelais est le contemporain d'une période de crise du commentaire : entre 1480 et 1530, la glose qui, antérieurement servait à dégager un ou plusieurs sens moraux du texte, prend désormais une allure plus philologique ; le commentaire favorise l'intelligence du sens littéral ; il explique le texte dans sa différence ; du coup, il change de nature. Il n'assigne plus à l'interprétation un canevas fixe (on songe aux fourmillantes concordances de l'*Ovidius moralizatus* de Bersuire), il cherche plutôt à outiller le lecteur afin qu'il entreprenne lui-même son propre commentaire (on songe pour le même texte ovidien, au commentaire philologique de R. Regio¹¹). Naguère assujettie à la vérification d'un sens pré pensé, la lecture devient plus

¹⁰ *Quart Livre*, 56, p. 669 sq.

¹¹ Cette thèse est développée par Michel Jeanneret dans des articles bien connus : « L'exégèse à la Renaissance », paru en anglais dans *The Cambridge History of Literary Criticism*, vol. 3 : *The Renaissance c. 1500-1700*, Cambridge University Press (trad. française dans *Le défi des signes. Rabelais et la crise de l'interprétation à la Renaissance*, Orléans, Paradigme, 1994, p. 21-31) ; « Commentaire de la fiction, fiction comme commentaire », paru initialement en anglais : « Commentary on Fiction, Fiction as Commentary », *South Atlantic Quarterly*, vol. 91, n°4 (1992), p. 909-928 (*Le défi des signes...*, p. 33-52).

problématique et plus productive. Témoin et acteur de cette mutation, Rabelais n'a pu qu'en dessiner et en « allégoriser » les principales instances. De fait, le dessein panurgien d'aller quérir la Sibylle à Panzoust (aux chapitres 16, 17 et 18 du *Tiers Livre*) devient dans cette perspective un acte de prospection herméneutique au terme duquel le héros entreverrait ce qu'on peut nommer un commentaire idéal.

D'abord, il faut rappeler que ce n'est pas Panurge qui décide d'aller trouver la Sibylle. C'est Pantagruel qui lui indique au début du chapitre 16 l'existence de cette « trèsinsigne » figure, prédisant « toutes choses futures¹² ». Et c'est Epistémon, double incrédule de Panurge, qui commence à jeter l'anathème sur elle : « C'est (dist Epistemon) ... une Canidie, une Sagane, une Phitonisse et sorciere¹³ », en d'autres termes qui fonde le commentaire sur un refus préalable et un préjugé tenace. Qu'à cela ne tienne, l'éloquence pantagruélienne (qui tentera si souvent de rétablir les causes perdues par des exemples d'ouverture ou d'aménité) ne pourra plus affronter les errances de l'opinion préconçue et réparer les outrances de cette *doxa* définitive, il aura beau rappeler l'histoire de Tobie¹⁴ et conclure sur cette véritable charte du pantagruélisme : « Nature me semble non sans cause nous avoir formé oreilles ouvertes n'y appousant porte ne clousture aulcune, comme a faict ès oeilz, langue, et aultres issues du corps¹⁵ », la fermeture d'Epistémon (double de celle de Panurge¹⁶) induira l'apparition d'une Sibylle en sorcière miteuse¹⁷ : « La vieille estoit mal en point, mal vestue, mal nourrie, édentée, chassieuse, courbassée, roupieuse, langoureuse, et faisoit un potaige de choux verds avecques une couane de lard jaune et un vieil savorados¹⁸ ». A travers cette figure évoluant dans un *locus sinister* (« une case chaumine, mal bastie, mal meublée, toute enfumée¹⁹ », c'est toute la mythographie traditionnelle qui est pour ainsi dire « transformée ». Rien d'étonnant à cela car face à l'accusation de sorcellerie démentie par Pantagruel – faute d'informations – ce dernier formule l'hypothèse qu'elle pourrait être une onzième sibylle et veut écarter à tout prix l'imputation diabolique qui lui est faite sans preuve. Nous savons en effet que la mythographie traditionnelle, qui va de Lactance à Gyraldi et dont les interprétations sont validées dans bon nombre de dictionnaires de fables (le dictionnaire poétique

¹² *Op. cit.*, p. 399.

¹³ *Op. cit.*, p. 400.

¹⁴ *Op. cit.*, p. 401.

¹⁵ *Op. cit.*, p. 401.

¹⁶ Ces préjugés triomphent au début du chapitre (p. 400).

¹⁷ Chez Rabelais, les interprétations issues d'un préjugé donnent lieu à des transformations du réel, sensible à la lecture erronée que l'on en fait ; ainsi des paroles dégelées qui se transforment en agressifs grêlons pointus par la faute des conjectures hasardeuses des amis de Pantagruel : cf. M. Jeanneret, « Les paroles dégelées (*Quart Livre*, 48-65) », *Littérature*, n°17, février 1975, p. 14-30.

¹⁸ *Op. cit.* p. 78.

¹⁹ *Ibid.*, p. 402.

d'Henri Estienne notamment) répertoriait exactement dix Sibylles, qu'elle rangeait parfois au côté des prophètes bibliques, comme l'Eglise le faisait pour les Sibylles du paganisme : la phrase canonique qui revenait fréquemment à l'article « *Sybilla* » d'un Estienne²⁰ ou d'un Conti était la suivante (ici empruntée à Conti²¹, IV, 10) : « La Sibylle a fort bien annoncé plusieurs poincts concernant la venue, la nativité de nostre seigneur Jesus Christ et miracles qu'il devoit faire devant sa mort et passion ». Et il semble que Rabelais a volontairement occulté cet avatar de la *prisca theologia*.

D'autre part, l'évocation de la Sibylle en sorcière décrépite est une sorte d'interprétation jusqu'au-boutiste de plusieurs textes antiques dont Rabelais a fait ici la somme : il retient d'Aulu-Gelle (*Nuits attiques*, I, 19) l'annotation d'une « vieille femme » (*anus*) (chez le polygraphe latin, il s'agit de celle qui, désireuse de vendre neuf livres sibyllins, fut reçue par Tarquin le Superbe) ; de Virgile et de ses commentateurs immédiats (Servius, Mancinellus), il ne conserve pas la qualification virginale attribuée à la Sibylle au vers 45 du livre 6 de l'*Enéide* : *uentum erat ad limen, cum virgo...* la Sibylle de Panzoust reste un compromis fictif entre Cœnothée, la magicienne libidineuse du *Satiricon* qu'Encolpe impuissant vient trouver pour guérir de tous ses maux, les sorcières thessaliennes de la tradition gréco-latine avec leurs fuseaux (Lucien, Tibulle), la Pythie - la vieille fait brûler un laurier sec ; elle retrousse sa robe et montre son derrière aux visiteurs dans un geste parodique qui rappelle ce qu'écrit Conti : « la Pythie se troussait et s'asseyait sur le trépied comme sur une chaise percée » (IV, 10) - et la Sibylle de Cumès (le *horrendae* du vers 10 a un équivalent rabelaisien : « épouvantablement »).

Après avoir montré à quel point ce texte a une allure de centon parodique (il faudrait ajouter maintes autres sources : les considérations de Panurge sur la divination proviennent du *De diuinatione* de Cicéron (I, 34), sa liste de femmes savantes aptes à deviser de l'avenir suit de très près le traité latin des *Faits et dits mémorables* de Baptiste Fulgose ainsi que l'*Officine* de Tixier de Ravisi, à la rubrique *mulieres doctae*), il faut en élucider le pourquoi. Rabelais avait-il intérêt dans une controverse en acte sur le bien-fondé du mariage à passer en revue toutes les formes possibles d'interprétation ? Et pour qui interprète le *matrimonium* dans le sens béroaldien d'une équivalence sémantique de type syncrétiste ou seulement exégétique (la concordance *Acteon id est Iesus* des *Ovide moralisés* ; la *Jerusalem id est ecclesia universalis* de l'interprétation biblique) à quoi pouvait servir la survenue d'une Sibylle ? N'était-elle pas une instance destinée à doter l'herméneute perdu d'un nouveau fil d'Ariane, d'une lueur peut-être éclairante ? Rappelons-nous les paroles de Panurge avant d'aller à Panzoust : il acquiesce l'éloge de l'oreille fait par le généreux Pantagruel (éloge qui n'est autre

²⁰ Nous avons consulté le *Dictionarium nominum virorum, mulierum, populorum, idolorum, urbium et quae passim in libris prophanis leguntur*, Paris, 1512 de Robert Estienne.

²¹ *Natalis Comitum Mythologiae sive explicationis fabularum libri decem*, Padoue, 1616, IV, 10.

qu'une apologie de l'ouverture intellectuelle) et incapable de rebondir sur ce qu'il a entendu, il sombre dans une aparté encyclopédique sur les femmes savantes : il en induit que la Sibylle est naturellement une vieille femme et finit par dire : « Croyez que vieillesse féminine est toujours sibylline ». Or, le texte retors se joue de ses assertions en les réalisant : la Sibylle entrevue au chapitre suivant est effectivement devenue une « vieille mal en point²² ». Et un peu avant d'être pris au piège de ses propres paroles, Panurge tout en arguant sur la vieillesse de la Sibylle laisse tomber cette phrase : « Adieu, frere Jean, je te recommande ma braguette ».

Ces considérations sont lourdes de sens. Panurge laisse de côté la possibilité d'une lecture plurielle et se crispe sur l'unicité de la signification, tandis que Pantagruel rêvait de sa liberté, de sa béance. Le processus herméneutique est donc voué selon Panurge à la clôture, à l'impasse (la robe de bure). Et l'on comprend que Rabelais qui montre là le danger d'un littéralisme excessif, tautologique, ait eu recours au modèle de la fiction et de ses stratégies symboliques pour mettre en scène les attitudes de l'herméneute.

Revenons-en à notre Sibylle interrogée par Panurge sur la pertinence de sa quête matrimoniale : après avoir rempli toute sortes de rites magiques, elle profère quelques barbarismes, crie « épouvantablement » de sorte qu'elle fait fuir les visiteurs apeurés qui prennent ses transports pour des manifestations diaboliques et qu'elle secoue l'arbre des prédictions pour en faire tomber quelques « sentences en vers » avant de rentrer dans sa mesure. Or tandis qu'il prend la fuite, avant d'aller en quête des précieuses feuilles divinatoires, Panurge prenant précipitamment congé de la sorcière lui dit : « Adieu, ma Dame, grand mercy de vos biens ; je ne me marierai point, non ; j'y renonce, dès à présent comme alors²³ ».

La précipitation dans le jugement, défaut possible de l'herméneute, trouve ici en la personne de Panurge sa victime idéale. Avant même que la Sibylle n'ait délivré son message, Panurge a déjà pris sa décision ; son interprétation est antérieure à l'objet qu'il entend interpréter. De la même façon qu'il décide à contresens de prendre une étoffe de chasteté (la robe de bure) au moment où il cherche une femme, de même, il conclut à vide sur les recets d'un oracle qui n'est pas encore tombé. Pourtant Rabelais n'en reste pas là ; car chez lui le mouvement de l'interprétation débouche toujours sur le doute, et l'énigme prétendument résolue peut inspirer aux exégètes un supplément d'énigme, une conjecture nouvelle et douteuse, un regain d'explication contradictoire. Ainsi le postulat d'une vérité universelle et la subordination de la fable à cette vérité tournent souvent court. Il semble qu'il y ait autant de vérités partielles que d'événements singuliers et autant de lectures que de lecteurs. De fait, après cette retombée (nul mariage possible) le texte se focalise sur ces feuilles oraculaires emportées par le vent, ultime et vrai

²² On pense naturellement à Ovide ; dans les *Métamorphoses* beaucoup de héros victimes de mutations ont été pris au piège de leurs paroles. Rabelais s'est souvenu de cette tyrannie performative sans appel.

²³ *Op. cit.*, p. 403-404.

message d'adieu de la Sibylle et la fiction rebondit sur une nouvelle possibilité d'interprétation²⁴.

Telle est la prédiction rimée récupérée par Panurge et Epistémon :

« T'esgoussera²⁵
 « de renom
 « Engroissera
 « de toi non²⁶
 « Te sucera
 « le bon bout.
 « T'écorchera
 « mais non tout ».

Ces quatre distiques déchaînent les herméneutiques. Pantagruel, souvent partisan d'une lecture plurielle opte pour une interprétation littérale : 1°) vous serez déshonoré par votre femme. 2°) elle aura un enfant d'un autre. 3°) elle vous dérobera. 4°) elle vous battra²⁷.

Face au caractère obvie d'une telle lecture, Panurge développe alors à son tour quatre *expositiones*. La première est à comprendre *tropologiquement* : la vertu s'accroît dans le mariage. La seconde rectifie une erreur de langage (comme le font les mythographes étymologistes qui tel Paléphate estiment que la Fable résulte d'une déformation des mots, est une *maladie du langage*²⁸) : ma femme ne sera pas grosse de moi, sinon d'un bel enfantelet. La troisième interprète le verbe *sucer* dans un sens encore plus littéral que ne faisait Pantagruel. La quatrième obéissant à un sens physico-historique entraîne un développement sur la circoncision.

Ces gloses appellent plusieurs remarques.

1. D'abord, qu'il n'y a pas de logique du continu dans la fiction rabelaisienne. Il serait trop simple de faire d'une figure (Pantagruel ou Panurge) l'emblème absolu, invariant, d'une conduite herméneutique. Ainsi dans son commentaire du troisième distique Pantagruel qui opte cette fois en faveur du littéralisme adopte une lecture plus allégorique que Panurge, devenu pour l'occasion allégorisateur d'emprunt.
2. Il n'est pas indifférent que ces trois chapitres dont la Sibylle de Panzoust est le centre soient marqués par des récurrences. En effet la Sibylle ne se contente pas d'être une figure de révélation analogue aux autres créatures rencontrées par Panurge tout au long du roman. Elle est une figure d'intercession du processus

²⁴ *Op. cit.*, p. 404.

²⁵ = t'écossera.

²⁶ = grosse sera de toi, non !

²⁷ *Op. cit.*, p. 405.

²⁸ Selon l'expression de Max Müller, *Nouvelles études de Mythologie*, II, trad. Léon Job, éd. Pierre Brunel, Paris, R. Laffont, « Bouquins », 2002, p. 288.

herméneutique. De fait, elle génère plusieurs attitudes glossatrices qu'il convient de dénombrer.

3. Il faut rappeler que quelques années avant que Rabelais ne s'installe à Lyon et qu'il ne songe à l'écriture du cycle pantagruélien, un traité sur les Sibylles parut en Italie (1481) sous la plume de Filippo Barbieri. A travers ce livre, se dessine une concordance qui apparie chaque devineresse à un prophète ; mais au delà de ces combinaisons, Barbieri montre qu'il y a dans le discours total du savoir sibyllin une continuité, une cohérence : les révélations obéissent à des cycles et elles opèrent des séries répétitives. L'*Hellespontica* de Barbieri reprend les prédictions de l'Erythréenne du palais Orsini ; et son *Erythréenne*, la fin d'une prophétie italienne du XIIIe siècle attribuée à la Tiburtina. A bien écouter, toutes ces femmes disent la même chose : elles annoncent la naissance d'un Messie né sans enfantement humain. Et c'est ce goût de la réitération qui fascine.
4. Pour en revenir au *Tiers Livre*, la Sibylle de Panzoust y semble obéir à ce même principe de récurrence. Mais en tant que figure d'intercession d'un commentaire qui cherche ses marques elle est à l'origine de plusieurs avatars herméneutiques : le donné antérieur, le sens préalable à son objet, la duplication littérale de l'objet. Nous savons que dans l'histoire de certaines Sibylles postérieures au Christ leurs prédictions messianiques agissaient comme des prophéties rétroactives. La Sibylle de Panzoust n'agit pas autrement lorsque instruite par le découragement de Panurge et la certitude d'un futur mariage impossible, elle laisse tomber ses mouvants oracles : la force de sa prophétie à venir est qu'elle conjugue un *passé au futur*. Et l'interprétation qui suivra, mue par ce donné antérieur prophétisé par Panurge, ne sera que ressassement. Autrement dit, la présence de la Sibylle dans le texte se justifie doublement : il est évident au sens littéral que Rabelais qui voulut écrire un roman de l'interprétation ait commencé par la lecture des *monstra* et qu'il ait convoqué dans l'histoire antique et récente toutes les théories qui en justifient ou non la validité ; mais dans un même temps il est probable que cette interprétation a dépassé son objet, et que Rabelais ait voulu écrire une sorte de fiction encyclopédique sur l'art de commenter. Etait-il partisan du littéralisme érasmien qui préférait à l'exégèse quadruple la voix unique d'une seule interprétation ? Etait-il un épigone des moralisateurs (ovidianistes ou non) du XVe siècle qui substituaient à une fable païenne jusqu'à dix interprétations ? Croyait-il au syncrétisme pagano-chrétien ? Préférait-il lui substituer les concordances non réversibles que Marot avait par exemple mises au service du *Temple de Cupido* ?

La réponse est dans le « protéisme » des épisodes. Il est même plus probable que tout cet affairément autour des rites du commentaire ne concerne que le texte central, unique, qui n'est autre que celui des Ecritures. Est-ce à dire que le projet induit un

scepticisme de la démarche ? Ce n'est pas en ces termes qu'il faut en parler. Il induit plutôt un engagement dans le retrait, une fuite dans l'implication, mais pas une neutralité. Rabelais inaugure là ce qui avait peut-être tenté Philippe Béroalde l'ancien lorsqu'il mêlait discrètement l'autobiographie à une lecture philologique des textes anciens : un commentaire mouvant en forme de fiction, un monstre dans l'histoire de la *res literaria*, échappant à tous les genres, à toutes les règles et à toutes les censures.